

COMMENTAIRES AU SUJET DU LIVRE DE JEAN-FRANCOIS LYOTARD: LA CONDITION POST-MODERNE

(Les Édition de Minuits, Collection "Critique", Paris 1979).

"le recours à la narration dans les affections somatiques chroniques".

La présentation de ses commentaires et *citations du texte original* ont été exposés dans le cadre de la formation continue de l'institut de la famille.

La pensée du philosophe français contemporain JF Lyotard (JFL) m'a paru un texte de référence dans le domaine de la narration et en particulier par rapport au problème de la légitimation des savoirs. En explorant un champ de la connaissance en marge des domaines balisés, le problème de la légitimité est toujours présent et c'est ce qui est le cas par rapport au problème qui m'interpelle: narration dans l'aspect psycho-éducatif de l'Education Thérapeutique. En matière d'éducation, qu'il s'agisse des étudiants ou d'adultes souffrant de maladie, la problématique du statut du savoir est toujours centrale.

Le texte propose une vision claire des propriétés du savoir narratif qu'il m'a semblé également intéressant de transmettre dans le cadre de cette formation théorique. Le texte est structuré de façon académique: le champ, le problème, la méthode, puis les sujets à proprement parlé: la nature du lien social, la pragmatique et la fonctions des savoirs narratifs et scientifiques, le problème de l'enseignement et de la recherche puis, la légitimation.

Ce texte est d'une grande richesse et je me contente d'une lecture profane et "dirigée" afin d'en extraire quelques sujets de réflexion qui m'ont semblé répondre aux exigences du colloque.

Résumé

Contribution à la discussion internationale sur la question de la légitimité: qu'est-ce qui permet aujourd'hui de dire qu'une loi est juste, un énoncé vrai? Il y a eu lrs grands récits, l'émancipation du citoyen, la réalisation de l'Esprit, la société sans classes. L'âge moderne y recourait pour légitimer ou critiquer ses savoirs et ses actes. L'homme postmoderne n'y croit plus. Les décideurs lui offrent pour perspective l'accroissement de la puissance et la pacification par la transparence communicationnelle. Mais il sait que le savoir quand il devient marchandise informationnelle est une source de profits et un moyen de décider et de contrôler.

Où réside la légitimité, après les récits ? Dans la meilleure opérativité du système ? C'est un critère technologique, il ne permet pas de juger du vrai et du juste. Dans le consensus? Mais l'invention se fait dans le dissentiment. Pourquoi pas dans ce dernier? La société qui vient relève moins d'une anthropologie newtonienne (comme le structuralisme ou la théorie des systèmes) et plus d'une pragmatique des particules langagières.

Le savoir postmoderne n'est pas seulement l'instrument des pouvoirs: il raffine notre sensibilité aux différences et renforce notre capacité de supporter l'incommensurable. Lui-même ne trouve pas sa raison dans l'homologie des experts, mais dans la paralogie des inventeurs.

Et maintenant: une légitimation du lien social, une société juste, est-elle praticable selon un paradoxe analogue? En quoi consiste celui-ci?

Le champ:

JFL débute par exposer les principaux arguments de sa discussion: d'abord la grande distinction entre savoir scientifique et savoir narratif.

Le savoir scientifique est une espèce de discours, un sous-ensemble de la connaissance.

Le savoir scientifique n'est pas tout le savoir, il est en conflit avec une autre sorte de savoir, le savoir narratif.

Puis il aborde la problématique de la mercantilisation du savoir et de la relation entre savoir et pouvoir dans notre société informatisée: savoir-marchandise, savoir produit et vendu, consommé et échangé, qui cesse d'être sa propre fin. Qui contrôle le savoir, qui sait, qui a le droit de savoir, est-ce l'Etat, les multinationales...? Qui contrôle les banques de données, et quel est le prix à payer pour savoir. Je pense également au domaine que je connais qui est la recherche clinique, en particulier les essais thérapeutiques sponsorisés par les multinationales pharmaceutiques et dont les résultats sont maintenant soumis à une critique qui est tombée dans le domaine public. (NB: La résistance au niveau scientifique se développe également par la volonté de quelques épidémiologues à transmettre un "contre-savoir" aux médecins qui consisterait à mieux décrire, juger, évaluer les résultats enchanteurs de telles études pour mieux choisir comment décider dans la pratique). Néanmoins, la puissance actuelle des Pharmas dans le milieu médical n'a jamais été aussi grande, et c'est probablement également le cas dans le domaine de la psychiatrie.

Puis JFL s'adresse au processus de légitimation, et propose comme définition:

La légitimation est le processus par lequel le législateur traitant du discours scientifique est autorisé à prescrire les conditions pour qu'un énoncé face partie de la communauté scientifique. Les conditions ont à voir avec la vérification expérimentale et la consistance interne, la reproductibilité, l'originalité.

En occident il y aurait un mélange entre deux types de légitimation ; ce qui est juste ou injuste (concerne plutôt l'éthique), et ce qui est vrai ou faux (ce qui concerne les sciences).

Savoir et pouvoir sont les deux faces d'une même question:

Qui décide ce qu'est savoir, et qui sait ce qu'il convient de décider.

La méthode:

JFL explique qu'il a choisi comme "méthode" d'utiliser ce qu'il nomme : *La méthode des jeux de langages* et qu'il dit avoir emprunter à Wittgenstein.

(On est ici à nouveau dans l'univers du langage, des "mots" qui prennent leur signification dans l'usage qu'on en fait. Ce détachement des mots et des choses offre une plus de souplesse pour "comprendre" le monde ou l'autre, et qu'il n'y a pas une relation idéale entre la représentation par le langage et le monde (par exemple pour citer K. Gergen: the world match no demand, no requirment), et que dans la relativisation de la notion de vérité ainsi que d'individu, les mots font partie d'un processus social, font partie de la sphère sociale et font du sens par ce qui nous lie, par ce qu'on arrive à négocier dans la relation.

JFL parle de la forme des discours et de comment ils s'articulent entre eux par ce qu'il appelle un jeu. A ce sujet je mentionne quelques dimensions de la notion de jeu: hasard, compétition, simulacre, vertige, ce qui enrichi la perspective des relations de langages possibles.

Il y a plusieurs sortes d'énoncés. Les messages et les effets sont différents selon les énoncés: dénotatifs, prescriptifs, évaluatifs, performatifs etc...

Chaque catégorie a ses propres règles qui déterminent les règles du jeu.

Les règles n'ont pas leur légitimation en elles-mêmes, elles font l'objet d'un consensus, d'un contrat explicite, ou non, entre les joueurs.

Tout énoncé doit être considéré comme un "coup" fait dans le jeu.

Par exemple: la remarque, la question ou le commentaire que l'on fait dans un colloque médical, s'expliquer en famille, chanter dans un Karaoké etc...

On ne joue pas seulement pour gagner, on peut faire un coup pour le plaisir de l'inventer.

Parler, jouer, actes de langage, c'est le lien social observable.

(du moins c'est comme ça que le voit JFL, alors que peut-être cette notion de lien social pourrait être discutée plus largement et semble devoir être précisée en fonction des notions de solidarité, d'identité et d'appartenance).

JFL se situe dans une "scène" et parle du monde et de ses valeurs. *La représentation de la société post-moderne et la théorie des systèmes:*

Rappelons que le monde moderne fait référence à la Science et son esprit positif et progressiste qui était celui du XIXe s et début du XXe s. Le post-moderne est ce qui vient après. Les valeurs du monde moderne ont été remis en question dans tous les domaines de la société et du savoir (littérature, architecture, arts, sciences sociales, économie, et un petit peu dans le domaine des sciences dites exactes). La notion de post-modernisme est donc plurielle et revêt pour chaque domaine sa signification. JFL fait une critique étendue de la théorie des systèmes, surtout en ce qu'elle induit une compréhension globale du monde un peu mécanique, froide, inhumaine et à l'esprit gestionnaire qui s'en est inspiré. Aujourd'hui, alors que cette vision "prophétique" en 1979, est devenue "réalité" (c.à.d: diffusion des banques de données par internet, mondialisation du savoir, contrôle absolu des savoirs clés dans le secteur commercial, précarité des engagements sociaux, etc...), la lecture devrait par exemple être nuancée en qui concerne le domaine de la psychiatrie, où la "théorie des systèmes" a permis malgré tout d'ouvrir le chemin à l'approche systémique.

La finalité du système est sa performativité, l'optimalisation du rapport global de ses "inputs" avec ses "ouputs", afin d'harmoniser les besoins et les espoirs des individus ou des groupes dans le système.

Les crises sont des opportunités pour des réarrangement internes.

Le système est fonctionnel ou dysfonctionnel, la société est une totalité unie.

Dissolution du lien social, décomposition des grands récits, remise en question du soi qui est pris dans une texture de relations complexes.

(la poursuite d'une réflexion sur la remise en question de la notion de soi pourrait être la lecture du livre de K.Gergen: "the saturated self").

En choisissant comme méthode l'approche des jeux de langage, sans être exclusive, JFL pense que l'approche est certainement valide pour poser la problématique du lien social, et que la question du lien social en tant que question est elle-même un jeu de langage! JFL parle également de notre société de communication, de machine cybernétique qui marche à l'information, et nous rend attentif à tous ces jeux de langages, et aux contraintes imposées par les cadres, les contextes, les institutions dans les lesquels ils sont joués. Qu'est-ce qu'on raconte et comment on le raconte en famille, au boulot, chez son coiffeur, son médecin, son thérapeute de famille. Les filtres et les règles sont chaque fois différents, et par exemple quelle diversité de type d'énoncés entre deux interlocuteurs sur une terrasse de bistrot qui font "feu de tout bois", par rapport à certaines réunions de travail!

JFL expose maintenant les caractéristiques de deux types de savoir qu'il oppose, le savoir narratif et le savoir scientifique. Le savoir n'est pas la science, celle-ci est une forme développée du savoir.

Ce que JFL entend par *Pragmatique du savoir narratif* se rapporte aux idées de savoir-faire, savoir-vivre, savoir-écouter, etc.. Comme il ne s'agit pas du seul critère de vérité (notion véhiculée par le savoir scientifique), le savoir narratif concerne aussi d'autres critères, comme par exemple l'efficacité (c.à.d ce qui permet d'être plus performant). L'efficacité s'applique à la qualification technique, à la justice, à l'éthique. à l'esthétique. Le savoir permet de "bonnes" performances au sujet de plusieurs objets du discours: à connaître, à décider, à évaluer, à transformer.

Il s'agit de rendre quelqu'un capable de proférer de "bons" énoncés dénotatifs, prescriptifs, évaluatifs...

C'est ici l'enjeu du débat autour de toutes les sciences du comportement, qui même si elles se basent sur un savoir scientifique ne peuvent faire l'impasse de "faire avec" tout le savoir narratif ambiant dans lequel elles prennent leur racine. Quant à la problématique de transmettre un savoir qui permette à l'individu affecté d'une maladie chronique de changer ses énoncés et ses comportements pour le rendre plus performant dans sa manière de "gérer" sa maladie pour avoir une meilleure "qualité de vie", c'est bien là également l'enjeu de ma pratique. A ce propos, il est intéressant de constater que la notion de qualité de vie a de la peine à être évaluée de façon performante par les chercheurs et échappe pour l'instant à une bonne standardisation. C'est donc pourquoi on l'utilise un peu pour tout...

Le savoir narratif a une affinité avec la coutume.

Les bons jeux de langage sont conformes aux critères admis dans une société donnée.

Le récit est la forme par excellence du savoir narratif.

Les propriétés du récit:

1) *Les histoires racontent des formations positives ou négatives, succès, échec, héros heureux ou malheureux. Formes du récit, développement.*

Les récits permettent de:

Définir des critères de compétences (de la société où ils se racontent)

D'évaluer les performances.

Il ne s'agit pas seulement des contes de fée racontés aux enfants. Les histoires qui se racontent au quotidien fonctionnent de la même manière. Quelles sont les histoires que se racontent les enfants, ou qu'on leur raconte pour les éduquer, par exemple, à ne pas voler dans un magasin (compétence et performance sociale). Les enfants n'apprennent pas pour cela logiquement les extraits du code pénal, le règlement d'usage de chaque magasin, la procédure judiciaire du tribunal des mineurs etc..(ça ne serait pas efficace).

Comment s'y prend un psychologue pour développer sa pratique libérale aujourd'hui, avec quels types de récits il fonctionne pour prendre telle ou telle orientation?

- 2) *La forme narrative admet en elle une pluralité des jeux de langage.*
 3) *La pragmatique de transmission des récits populaires est contenu dans le récit et obéit à des règles.*

La pragmatique de transmission des récits populaires est contenue dans le récit.

Le narrateur ne prétend tirer sa compétence à raconter l'histoire que d'en avoir été l'auditeur.

(C'est un peu la même chose quand on raconte une blague)

Le narrataire actuel, en l'écoutant, accède potentiellement à la même autorité.

Le savoir que véhiculent ces narrations détermine d'un seul coup ce qu'il faut dire pour être entendu (savoir dire), ce qu'il faut écouter pour pouvoir parler (savoir entendre), et ce qu'il faut jouer pour pouvoir faire l'objet d'un récit (savoir faire).

4) *La forme narrative du récit et le temps. La prosodie, le rythme.*

JFL analyse l'aspect "lyrique" de la façon dont certains récits populaires sont racontés et à quoi cela renvoie. La façon rythmée dont le récit est énoncé.

Sans que cela ait été mentionné par JFL, j'imagine que l'on retrouve une telle dimension dans la pratique de l'hypnose.

Un des points saillants de la discussion se rapporte à la légitimité du savoir narratif, et JFL souligne que, *la pragmatique narrative populaire est d'emblée légitimante*, et qu'il y a donc une incommensurabilité entre le savoir et la question de la légitimité, et de conclure:

Les récits déterminent les critères de compétences, ils énoncent ce qui a le droit de se dire, et de se faire dans la culture et comme ils font partie de celle-ci ils se trouvent par là même légitimés.

Pragmatique du savoir scientifique. Dans ce dernier, le problème concerne toujours de démontrer et de prouver ce qui est vrai. L'énonciation de la preuve se fait avec un seul type de jeu de langage, à savoir l'énoncé dénotatif, à l'exclusion des autres. "Tant que je peux le prouver, la réalité est comme je le dis".

<i>Savoir narratif</i>	<i>Savoir scientifique</i>
<i>Pluralité des jeux de langage</i>	<i>Un seul jeu de langage: dénotatif</i>
<i>Actes de langage = lien social observable</i>	<i>Savoir isolé des autres jeux de langage. Composante indirecte du lien social</i>
<i>Compétence comme référent</i>	<i>Aucune compétence comme référent</i>
<i>Savoir être ce que le savoir dit qu'on est</i>	<i>(extériorité)</i>
	<i>Énoncés falsifiables, énoncés temporaires</i>
<i>Ne valorise pas la question de sa propre légitimation</i>	<i>Essentiellement structuré par sa propre légitimation</i>
<i>S'accrédite de lui-même pas la pragmatique de sa transmission sans recourir à l'administration de preuves</i>	<i>Très préoccupé par le recours aux preuves</i>
<i>Tolère le savoir scientifique comme une variété des savoirs</i>	<i>intolérant</i>

S'il est possible de séparer théoriquement les deux types de savoir, dans le monde réel ils sont néanmoins toujours mélangés:

Le savoir scientifique ne peut savoir et faire savoir qu'il est le vrai savoir sans recourir à l'autre savoir, le récit. Il ne peut pas se faire connaître autrement.

Dans un congrès médical (scientifique), les énoncés sont alignés selon la tradition, de façon presque mécanique, soit par un orateur, soit sur un poster. A l'exception de l'énoncé interrogatif qui forme l'hypothèse et rarement d'un énoncé prescriptif dans les conclusions, il s'agit d'une énumération d'énoncés dénotatifs. Les jeux de langage sont parfaitement codifiés, chaque mot choisi et pesé pour favoriser la transmission de la communication, terme pudique pour dire le récit. D'ailleurs, c'est bien une histoire qui a été fabriquée, re-construite à partir de résultats qui n'ont pour la plupart pas été générés dans le même ordre temporel que celui du récit, mais qui ont été réorganisé à posteriori, de façon à rendre l'histoire acceptable pour le consensus d'experts. Ensuite, si le type de jeu de langage utilisé dans la discussion entre chercheurs fait souvent penser à une joute oratoire brillante, au grand plaisir de l'audience, où les experts jonglent avec une riche palette d'énoncés dénotatifs, il est parfois surprenant d'assister à d'autres jeux où cette fois, les protagonistes sont plutôt dans un jeu de simulacre où ils se testent pour deviner qu'elle est la "vérité" sous le discours de l'autre (et cette fois pour une autre sorte de plaisir de l'audience).

Ailleurs se pose toute la question de la vulgarisation de la science, du rôle social du mythe de la science, des savoirs profanes et des représentations corporelles. Comment chacun peut imaginer le fonctionnement de son poumon, de son pancréas, de sa colonne vertébrale, et comment cela fonctionne après lorsqu'il y a maladie (asthme, diabète, hernie discale).

Et puis cela donne également à penser toutes les étapes qui existent entre la source du savoir et ses destinataires, tous les niveaux où d'autres jeux de langages s'installent, modifient, transforment le sens, l'intention des auteurs, par omission, par rajouts de toute sorte.

Quelles sont les sources historiques du débat sur la légitimation du savoir ?
 JFL revient aux sources du modernisme pour dégager une réflexion critique entre deux courants d'idées.

Au XIXe : deux récits de la légitimation du savoir scientifique.

<i>L'émancipation</i> , (La France Napoléonienne).	<i>le savoir spéculatif</i> . (La Prusse, l'université).
<i>L'humanité comme héros de la liberté. Tous les peuples ont droit à la science. Principe d'usage.</i>	<i>L'institution scientifique vit et se renouvelle sans cesse par elle-même, sans aucune contrainte ni finalité déterminée.</i>
<i>émancipation par la connaissance du peuple qui est sujet du savoir.</i>	<i>La spéculation (l'esprit spéculatif) est le sujet du savoir.</i>
<i>Légitimation par l'autonomie de la volonté: énoncés prescriptifs. Q'une entreprise soit possible est une chose, qu'elle soit juste une autre.</i> <i>Le savoir n'est plus le sujet, il est à son service, sa légitimité est éthique.</i>	<i>Légitimité du savoir universitaire, spéculatif, indirect où les discours s'engendrent les uns les autres par la règle du jeu.</i>

Par la suite, dans la condition post-moderne, il existe une perte de crédibilité de ces deux grands récits. Néanmoins il faut toujours s'interroger sur la relation du savoir à la société et à son Etat. Quel est le moyen, quelle est la fin? La perte de crédibilité ne provient pas de la prolifération des sciences, ce n'est pas qu'on en sache trop, au contraire a priori c'est plutôt bien. Le problème provient du flou dans les frontières du savoir qui ne cessent de se déplacer. La délimitation des divers champs de la connaissance est sujette à l'enjeu du pouvoir. Changements dans la géographie du savoir, autonomisation de certains secteurs, et la hiérarchie spéculative des connaissances fait place à un réseau immanent, plat. Une illustration pourrait être le savoir du web. Au niveau universitaire, un autre exemple serait comment un même domaine d'investigations biologiques (tel ou tel mécanisme de régulation sub-cellulaire) est valorisé différemment (allocation de ressources) selon que son paradigme est inscrit dans la recherche bio-médicale avec comme enjeu la perspective, malgré tout souvent très lointaine d'un nouveau médicament, ou ailleurs dans une forme moins "utile" comme par exemple la zoologie fondamentale des invertébrés.

Par rapport au récit de l'émancipation on a vu que entre un énoncé dénotatif à valeur cognitive et un énoncé prescriptif à valeur pratique, la différence est de pertinence et de compétence.

Actuellement se posent plusieurs problèmes qui sont au cœur de cette réflexion: l'articulation entre ce que la communauté d'experts scientifiques énonce et les décisions politiques (pour l'émancipation des citoyens, le principe de précaution) dans la problématique de la vache folle ou des OGM. Il en est de même pour les embryons congelés et les cellules souches avec en plus le problème éthique, autres types d'énoncés mixtes, essentiellement narratifs, et ancrés dans la tradition. La science joue son propre jeu, elle ne peut légitimer les autres jeux de langage.

<i>Emancipation</i>	<i>Esprit spéculatif</i>
<i>Erosion interne du principe de légitimité</i>	<i>Relâchement de la trame encyclopédique.</i>

Rien ne prouve que, si un énoncé qui décrit ce qu'est une réalité est vrai, l'énoncé prescriptif, qui aura nécessairement pour effet de la modifier, soit juste.

Remise en cause des délimitations des divers champs scientifiques

Comment fixer les règles par lesquelles un énoncé à valeur dénotative peut obtenir l'adhésion du destinataire ? Comment légitimer la science dans la société post moderne ? La question fondamentale (sans réponse) est comment fixer les règles par lesquelles un énoncé à valeur dénotative peut obtenir l'adhésion du destinataire.

Il n'y a pas de métalangage universel mais une pluralité de systèmes formels et axiomatiques capables d'argumenter des énoncés dénotatifs.

JFL change de direction et s'adresse à la question de la preuve, au sens formel et en re-contextualisant la problématique à la condition post-moderne, il va essayer de montrer que le savoir scientifique dans sa "manière de faire" pour se légitimer, s'oppose à la théorie des systèmes (surtout celle de Luhman).

La problématique de l'administration de la preuve.

Les preuves sont liées aux techniques, les techniques renvoient à la performance du système et au pouvoir. L'administration de la preuve passe sous contrôle d'un autre jeu de langage où l'enjeu n'est pas la vérité mais la performativité, le meilleur rapport input/output. Ainsi prend forme la légitimation par la puissance.

Plus c'est performant, plus le contexte est contrôlé, plus c'est vrai, plus ça de chance d'être juste, donc exécuté.

Qu'en est-il de la performativité dans le monde de l'enseignement (université, formation en thérapie de famille...), dans les processus de transmission du savoir, d'acquisition d'information, de langages et de jeux de langages.

Enseignement et transmission du savoir: La question n'est plus est-ce vrai?, mais à quoi ça sert? (est-ce vendable, efficace?)

Par exemple, on constate actuellement la concrétisation de cette pensée à l'université par la réformes des études, où les étudiants suivent un programme d'APP (Apprentissages Par Problèmes) qui a remplacé presque tous les cours ex-cathedra. La formation continue pour adultes a également réformé son système pour n'offrir que des curriculum centré sur le projet personnel de l'apprenant.

Mais JFL fait la critique des dérives de la théorie des systèmes, qui poussées à l'extrême, justifie un système terroriste. Si le système n'a d'autre aspiration que sa performativité (rendement), les individus doivent adapter leur propres aspirations pour survivre. Cette pensée (révoltée) n'est plus actuelle, car depuis 20 ans nous le vivons quotidiennement à travers les profonds changements sociaux contemporains.

*Adaptez vos aspirations aux fins (du système et des décideurs) sinon disparaissent !
Ce n'est pas avec le critère de performativité que sont réglés les jeux de langage de la science.*

Puis JFL redonne du poids à la science comme alternative au modèle aliénant du "système" en valorisant sa créativité:

Au contraire la science offre l'anti-modèle du système stable et en cela est un système ouvert dans lequel la pertinence de l'énoncé est ce qu'il donne naissance à des idées.

L'invention de fait dans le dissentiment et non dans le consensus.

La légitimation par la paralogie. (Paralogisme: raisonnement faux fait de bonne foi, à la différence du sophisme)

L'activité d'imagination, différenciante ou de paralogie dans la pragmatique scientifique actuelle a pour fonction de faire apparaître d'autre "présupposés", d'autres énoncés prescriptifs, pour que les partenaires acceptent d'autres énoncés, d'autres idées.

Peut-on s'essayer à un tel raisonnement dans le domaine de la psychiatrie et de la psychologie. Comment les frontières entre les différents champs d'investigations ont-ils évolués ? Qu'est ce qui a présidé par exemple à la légitimité de l'approche systémique ? A l'origine, de quelle paralogie était-il question ? Quels ont été et quels sont les nouveaux types d'énoncés (méta) prescriptifs qui ont fait et qui font que les jeux de langage dans la thérapie systémique sont acceptables pour le reste de la communauté?

Les mêmes questions me sont posées et m'interrogent dans la problématique de faire valoir une approche plus narrative dans le domaine de l'éducation des patients chroniques dominée actuellement par le courant cognitivo-comportementaliste traditionnel.

La pragmatique scientifique est centrée sur des énoncés dénotatifs, mais son développement postmoderne met au premier plan un "fait" décisif: c'est que même la discussion d'énoncés dénotatifs exige des règles. Or les règles ne sont pas des énoncés dénotatifs, mais prescriptifs, plutôt métaprescriptifs (métaprescriptifs, car ils prescrivent ce que doivent être les coups de jeux de langage pour être admissible).

Pour finir JFL ce tourne vers le savoir narratif avec la même interrogation à savoir la légitimation dans la société post-moderne, et s'achemine vers des conclusions qui posent plus de questions que de réponses.

Qu'en est il de la pragmatique des savoirs narratifs, du lien social?

Plus compliqué, car il ne serait question de déterminer les métaprescriptions communes à tous les jeux de langage, réseau hétéromorphe. Perte de l'idée de l'émancipation, du devenir de l'Idée et comblement par le cynisme du critère de performativité.

Le consensus est devenu une valeur désuète et suspecte.

Il faut parvenir à une pratique de la justice non liée au consensus, tout d'abord en reconnaissant l'hétéromorphie des jeux de langage. Renforcer notre sensibilité aux différences.

Le consensus devient local et temporaire. (d'ailleurs au même titre que les contrats de travail, les projets, un peu tout, dans la nouvelle économie avec les répercussions parfois désastreuses que l'on sait).

La finalité du système tolère cette impermanence. Il s'en dégage une autre finalité qui est de bien connaître les jeux de langage comme tels, leurs effets, d'assumer la responsabilité de leurs règles, et de rechercher la paralogie.

Septembre 2002, Danilo JANJIC.